

Petites amertumes de mes quinze ans à *Liberté*

Suzanne Robert

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

Liberté a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1999). Petites amertumes de mes quinze ans à *Liberté*. *Liberté*, 41(5), 43–48.

SUZANNE ROBERT

PETITES AMERTUMES

de mes quinze ans à *Liberté*

Pour Michèle Lalonde

Avant qu'on m'invite à y entrer, je n'avais jamais entendu parler de la revue *Liberté*.

Circonstances

C'était en 1984. L'univers de la littérature ne m'attirait aucunement. À l'époque, pendant qu'à *Liberté* trônaient des géants, sortes de *Big Brothers* du monde littéraire qui me restaient pourtant totalement inconnus, ma véritable passion allait à l'anthropologie biologique (ou anthropologie physique); l'Évolution, la génétique des populations, la paléobotanique, les sépultures montagnaises, la dérive génique et les hominiens archaïques de Chine avaient, sur moi, un pouvoir de fascination qu'ils n'ont jamais perdu.

Parallèlement aux études anthropologiques, puis au cours des années qui suivirent, j'avais écrit trois récits. En 1983, après une entrevue radiophonique avec Gilles Archambault au sujet de l'un de ces récits, ce dernier m'avait demandé de présenter une chronique littéraire à

son émission de la semaine suivante ; il s'agissait de commenter le dernier ouvrage de Nadine Gordimer¹, romancière d'Afrique du Sud. Je me souviens d'avoir livré en ondes un portrait ethnographique détaillé du pays, puis un exposé exhaustif sur la situation politique, si bien qu'il ne me resta plus qu'une minute pour parler du roman, sujet central vers lequel l'animateur, Wilfrid Lemoyne, tentait gentiment de me ramener. Le roman de Gordimer, si magnifique qu'il fût à mon point de vue, m'embêtait quelque peu : je ne savais pas comment en parler, ni d'ailleurs pourquoi il fallait épiloguer à son sujet. Il me semblait dérisoire et inutile de commenter un livre. À ma grande surprise, Gilles Archambault m'invita à répéter l'expérience au cours de l'année. J'acceptai ; l'anthropologie physique ne m'ayant pas donné d'emploi, parce que trop peu populaire et trop spécialisée, je gagnais ma vie en acceptant à peu près n'importe quel travail, de la traduction d'états financiers dans des cabinets de comptables à la réécriture d'ouvrages pour des éditeurs, sans parler de la brève période au cours de laquelle, comme plusieurs, j'ai fait « des ménages ».

À Radio-Canada, je fis la rencontre d'un autre chroniqueur, François Ricard, qui me demanda bientôt de rédiger des comptes rendus de lecture pour la revue littéraire *Liberté* dont il était le directeur. J'entendais prononcer ce nom pour la première fois. Des comptes rendus s'acheminèrent donc vers la revue et, en octobre 1984, l'aventure, complexe aventure, commença.

1. *Ceux de July*, Paris, Éditions Albin Michel, 1983, 208 p. Traduit de l'anglais par Annie Saumont. Il est amusant de noter que l'auteur a mis en exergue la phrase suivante tirée des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci : « L'ancien meurt et le nouveau n'est pas encore là ; dans cet interrègne apparaît une grande variété de symptômes morbides. »

Un poisson dans le désert

Sans doute parce qu'elle avait été accusée de machisme, la revue *Liberté* ouvrit ses portes aux femmes² : on en fit entrer trois d'un seul coup en 1984 (voir le n° 155 de la revue). Lise Noël, historienne, Danielle Trudeau, linguiste, et moi-même furent conviées à partager la chasse gardée intellectuelle du masculin littéraire. Quand l'une d'entre nous entra la première dans la salle de réunion où se trouvaient déjà quelques confrères, ceux-ci, mal à l'aise et décontenancés, mettaient brusquement fin à leur conversation ; souvent, on les surprenait en train de livrer la finale d'une bonne blague, la plupart du temps à propos des femmes. Lorsqu'elle reprenait, la conversation portait souvent sur le hockey. Quant aux réunions elles-mêmes, elles ressemblaient parfois à d'abstraites combats de coqs, et d'autres fois à un concours de cabotinage. On les sentait tous (ou presque tous) unis, liés à la fois par la ressemblance et par la compétition comme dans un groupe de chasseurs préhistoriques, heureux de se revoir, de se mesurer à nouveau dans une joute oratoire, jouissant de parler, de parler sans fin et tous en même temps. C'était à qui parlerait le plus fort, à qui dirait la chose la plus brillante, la plus éclatante. Leur groupe se composait de deux générations : celle des fondateurs (incluant ceux qui, sans avoir pris part à la fondation elle-même, étaient entrés très tôt à la revue), la plupart dans la cinquantaine, et celle des jeunes universitaires en début de carrière.

Solitaires perdues dans un club select, aucune de nous trois ne se sentait à l'aise au sein de cette étrange confrérie de vedettes masculines où l'on mettait l'accent non pas sur l'objet, mais bien sur le sujet contrairement à ce qu'exigeaient nos domaines respectifs, soit l'histoire, la

2. Michèle Lalonde avait été la seule femme que *Liberté* ait comptée dans ses rangs.

linguistique et l'anthropologie —, où l'important consistait à pérorer et à faire étalage de son narcissisme par des pavanés, des piaffements, des fanfaronnades. Pour ma part, je restais interdite devant cette perte de temps et d'énergie, devant cette profusion de mots, devant ces labyrinthes théoriques abscons. Scandalisée par le nombrilisme et la prétention de cette auguste assemblée, blessée dans mes convictions profondes selon lesquelles, dans une équipe, chacun doit s'effacer au profit du groupe, confrontée à des propos tortueux, superfétatoires, ethnocentriques, et heurtée dans ma solitude par l'extraversion et l'exhibitionnisme de mes collègues, je me sentais comme un poisson dans un désert. J'ai démissionné à trois reprises dès les premières années et c'est sans doute en raison de la présence de quelques collègues estimables à mes yeux que j'ai, à chaque fois, accepté de remettre mon départ à plus tard.

Les enseignements de *Liberté*

Pendant de nombreuses années, *Liberté* a été pour moi bien davantage un problème insoluble, une interrogation constante et un objet d'angoisse et de découragement qu'une source de liberté, de pensée et d'écriture comme elle l'est maintenant.

Mes collègues masculins avaient une propension à se prononcer *ex cathedra* sur tout et rien, tranchant et pontifiant à qui mieux mieux, ce qui m'offusquait au plus haut point. Moi qui croyais (et qui crois toujours...) à la formation académique et à la compétence spécifique, je me trouvais parachutée parmi des professeurs de littérature qui faisaient de la sociologie ou qui se déclaraient versés en psychanalyse, des architectes qui jouaient les bouffons royaux, des cinéastes qui philosophaient, etc. Napoléon se prenant pour un astronaute et Jean-Paul Sartre, pour Pasteur! J'ai fait à *Liberté*, dans cette pétaudière de l'esprit, dans ce bric-à-brac de raisonnements

spécieux, dans ce semblant de royaume des connaissances universelles, l'apprentissage de l'incompétence et de l'amateurisme. J'ai appris qu'un « intellectuel » est quelqu'un qui se prononce sur tout, absolument tout, parce qu'il a une opinion sur tout, absolument tout, et qu'il se montre incapable de dire « Je ne sais pas » ou « Je ne sais que penser de ceci et de cela », sa devise tenant plutôt dans ce titre de film (un film humoristique français, je crois) : *Je ne sais rien, mais je dirai tout*. Chose certaine, l'esprit du doute ne hantait pas *Liberté*. La vie y consistait en une donnée vague et finalement plutôt secondaire sur laquelle on devisait en se prenant très au sérieux, alors que la vie considérée par la lunette de l'anthropologie constituait une donnée sérieuse, mystérieuse, sur laquelle l'esprit émettait des hypothèses exaltantes dans un espace-temps aux dimensions universelles.

Peu à peu, mes consœurs abandonnèrent la course, l'une au bout de quelques mois, l'autre après presque trois ans. Commença alors ce qui fut pour moi une sorte de longue période de noirceur totale où je glissai dans une léthargie et une indifférence suprêmes, sans pouvoir ni rester ni partir, ni bouger ni demeurer vraiment immobile. L'ennui, qui tant m'avait paralysée pendant mes années de collège, me volait à nouveau et la lumière et la vie. Je faisais l'apprentissage d'une réalité simple, voire simpliste, mais essentielle : l'Ennui est un prédateur sournois. J'ai fait, à *Liberté*, le difficile apprentissage de mon retour inconscient et tragique vers l'Ennui.

La liberté, désormais

Aujourd'hui, les grands noms de nos célébrités ont quitté le tableau d'affichage de la revue et nous vivons, à la dure, le quasi-anonymat. Pas de repos pour les guerrières et les guerriers, pas d'oasis pour la caravane, pas de filet pour les acrobates : quand les critiques et les lecteurs parlent de *Liberté*, ce n'est jamais que du *Liberté*

passé. Automatiquement, par réflexe croirait-on, ils se tournent vers les vedettes de notre histoire ou vers les quelques « noms connus » qui occupent encore parfois nos pages. Comme si *Liberté* n'avait pas traversé le temps. Comme si elle n'avait pas poursuivi sa trajectoire et façonné autrement son destin. Je pense que c'est pour cela que j'y reste maintenant : pour protéger l'équipage inconnu, comme un chien Terre-Neuve veille sur la vie d'un navire. Il faut que *Liberté* survive à la disparition de ses héros. Ces héros qui n'ont jamais été mes maîtres, qui n'ont jamais marqué mon existence et qui ne m'ont jamais atteinte que par l'émoi que me causaient leurs faiblesses.

Une phrase, toute petite phrase que répétait souvent Yvon Rivard, a été un phare dans ma vie à la revue. Avec son semblant de banalité, elle disait ceci : « *Liberté* nous force à faire ce que nous aimons. » À écrire. Pour survivre. Voilà.